

Vernet, dont l'imagination prompt et le caractère absolu s'accoutumaient peu des prudentes transitions de la timidité.

« Eh bien, mon Père, répondit-il avec une simplicité d'enfant, si vous le voulez, j'y consens.

— « N'allons pas si vite en besogne, reprit le Père avec son aimable familiarité. Je vous laisse ce soir à vos graves pensées et je retourne à mes affaires. »

Pendant huit jours, tout entier à de pieux exercices, Horace Vernet oublia ses amis d'Alger, qui s'inquiétaient de sa disparition.

Et toute la colonie se demandait ce qu'était devenu le joyeux et aimable causeur que la société algérienne se disputait. Quand on apprit qu'il vivait à la Trappe avec toute la régularité d'un religieux, ce ne fut qu'un cri de surprise et d'incrédulité.

Peu préoccupé de l'émotion dont il était la cause involontaire, Horace Vernet se disposait à faire ses Pâques, édifiant les habitants du monastère par son ardente piété.

La veille du grand jour, ne pouvant presque pas croire au bonheur qu'il éprouvait :

« Je veux, dit-il au P. Régis, offrir à Dieu tous les colifichets que j'ai reçus, et sanctifier ainsi cette vaine gloire de l'homme. »

Sur son ordre, on apporta d'Alger l'écrin qui renfermait les plaques et les croix dont il avait été décoré. Il les étala sur sa poitrine, qui en fut couverte, prétendant en faire hommage au Dieu de l'Eucharistie.

Lorsqu'il se leva pour aller communier, des larmes de délicieuse émotion tombaient de ses yeux.

Le même soir, on lui permit, sur ses instances, de s'asseoir à la table commune, à côté du Père abbé et de prendre part au maigre repas de la communauté.

Il partit ensuite et en quittant, la maison saintement hospitalière, où son cœur avait retrouvé la paix, il dit avec émotion aux religieux qui l'accompagnaient : « Ce jour est le plus beau de ma vie ! »

---